

SIMPLE HISTOIRE

Sur la route jaune et poussiéreuse qui s'allonge de Québec à Charlesbourg, presque à mi chemin, est sise une villa dont le toit noir se montre comme l'aile d'un scarabée sur la verdure chatouillante des énormes érables, des platanes géants, qui entourent la maison. Le printemps venait de renaitre des frimas de l'hiver. Le soleil revenu de prison s'efforçait d'être bon ami pour la terre, il la caressait de ses plus chauds rayons, pour lui faire oublier, sans doute, sa longue absence. Les oiseaux sur les arbres, tout en courant de branches en branches, occupés de leurs amours, le remerciaient de mille chansons et de cent cris divers, tout en se becquetant à qui mieux mieux. Le sang de la terre avait gonflé les veines des aubépines, des érables et des pommiers qui, heureux, étalaient le trop plein de leur sève en fleurs blanches et roses épanouies au bout de leurs branches.

Par une fenêtre entr'ouverte de la villa, le soleil venait écouter la musique poétique, lente, émouvante, rythmée, d'une de ces mélodies allemandes, écho d'une

âme tourmentée, qu'une main expérimentée, aussi blanche que les touches d'ivoire du piano, laissait sortir de l'instrument. Le piano semblait vivre ; il pleurait ou riait, était tendre, amoureux, pressant, violent ; puis, graduellement redevenait doux, suave et triste, au gré de la jeune fille qui les yeux fermés, la tête à demi renversée en arrière, jouait avec une sûreté inouïe. On sentait la pensée de l'auteur traduite dans toute sa grandeur ; ses inquiétudes, ses émotions, ses supplications, sa colère, sa tendresse, son amour, sa joie, étaient rendus avec une maîtrise remarquable. Belle comme une vision du ciel, à la voir ainsi, la jeune artiste semblait être une sainte Cécile, qui, revenue de ses extases, improvisait sur un thème du Paradis.

La porte du salon où jouait la jeune fille s'ouvrit et une ravissante figure de brunette apparut. Elle resta un moment immobile, écoutant, puis s'avança doucement, sur la pointe des pieds, jusqu'à l'oreille de la musicienne.

— Bonjour, Lucile, pianiste incomparable, dit-elle d'une voix fraîche.

— Tiens, c'est toi, Marinette, dit Lucile, subitement

tirée de son extase. Je ne t'attendais pas ce matin, tu es bien bonne d'être venue, chérie.

* *

Lucile Prodal et Marinette Durand étaient deux bonnes amies qui s'aimaient comme deux sœurs. Compagnes dans le même couvent, dont elles franchirent la grille en même temps, elles apprirent à se connaître réciproquement, et, dès lors, devinrent inséparables.

Lucile, toute éprise de ses dix-huit ans, encore toute imbibée de cette vie de couvent d'où elle venait à peine de sortir, était une blonde aux yeux bleus, doux et profonds, qui laissaient deviner une tendresse infinie. Une bouche mignonne, rouge à faire pâlir une cerise mûre, laissait entrevoir une rangée de petites perles brillantes et nacrées ; le nez était légèrement aquilin, et de luxuriantes boucles blondes tombaient en cascades autour d'un front à faire rêver les anges. Elle avait, dans toute sa personne, une élégance fine, une grâce innée, une aisance naturelle qui faisait d'elle une reine partout où elle paraissait. Rien d'étudié :



Batterie d'artillerie turque dans la citadelle de la Canée

tout était candeur et franchise sur ce visage de madone. Charitable à l'excès, elle était la Providence des malheureux qu'elle connaissait. Bonne et douce, son cœur possédait de ces trésors de tendresse et d'amour, que l'on voyait rayonner dans les yeux des portraits du Corrège et qui rendent un homme fou lorsque sa vue rencontre un de ces regards bleus et humides. Simple et candide, elle ignorait ce que toutes les jeunes filles savent à son âge. Elle connaissait l'amour de nom : c'était un sentiment banal, inconstant, vaporeux, fou et cruel, lui avait-on dit au couvent, et elle le croyait.

Marinette était une petite brune, à l'air fêté, aussi ignorante que son amie des choses du monde. Œil noir, bouche rieuse, taille fine, gaie, spirituelle, pétillante, pleine de vie et de bonne humeur. Bonne et franche autant que joyeuse et espiègle, elle partageait avec Lucile l'admiration de tous.

— Tu joues comme un ange, disait Marinette, tout en faisant le tour du salon, je t'en fais mes compliments. Je n'aurais pas rompu le charme puissant de ta mélodie, belle joueuse, si quelqu'un ne t'attendait dans le salon voisin.

— Quelqu'un m'attend ?

— Oui, et pour que je te présente, dit Marinette avec une révérence. Tu ne connais pas M. Jean-Marie d'Aumont ?... Non. Voici. C'est un jeune homme de vingt-six ans. Beau comme Apollon, peintre comme Rubens, et charmant garçon comme pas un. Gai, spirituel, affable, sans façons, il nous fait presque oublier qu'il est riche, car il est riche comme Crésus, dit-on ; et il m'a suppliée de le présenter à ma belle amie Lucile. A présent, curieuse, viens que je fasse mon devoir.

Lucile eut bien voulu ajouter quelque chose, mais Marinette ne lui en laissa pas le temps, elle l'entraîna hors du salon.

Brun, le front haut, les yeux vifs et grandement ouverts, la bouche rieuse, les lèvres sanguines, bien campé, l'air fier, sans hauteur, tel était Jean-Marie d'Aumont. Toute sa personne respirait un parfum de grâce et de franchise qui charmait.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, vous voyez devant vous le plus humble de vos serviteurs, qui sera, si vous le permettez, le plus fervent de vos admirateurs.

La journée dura peu pour les deux amies. Les heures fuyaient plus vite que l'hirondelle qui s'envolait là-bas en quête de son amoureuse. Jean-Marie avait beaucoup voyagé. L'Amérique et l'Europe n'avaient pas de secrets pour lui. De plus, c'était un fin causeur qui savait intéresser, et qui mettait dans ses descriptions une certaine poésie acquise dans ses nombreux voyages. Ses points de vue étaient originaux, ses aperçus pleins de verve et d'entrain. Il lui parla, car il n'avait d'yeux que pour Lucile, de l'aspect grandiose de la mer au cap Nord, des colères de l'océan sur les côtes de Bretagne, de l'Ecosse, de ses châteaux, de ses lacs ; il lui raconta les flots de la Méditerranée, Venise la belle, Nice la superbe, Monte-Carlo la joueuse, Alger, Gibraltar, Mexico, Paris, Londres, Moscou, le simoun du désert et les voix de la jungle, les feux de l'Etna et les neiges de Sibérie, tout y passa. Il disait si bien, il mettait tant de chaleur et de couleur dans ses récits, que le soleil passa sur leurs têtes et descendit plusieurs degrés du ciel, sans qu'ils s'en aperçussent.

Vers quatre heures, on se sépara, bien à regret.